

Interview du 8 octobre par Denis Lacroix, délégué à la prospective, IFREMER, publiée dans la revue FUTURIBLES du 27 décembre 2021

**Denis Lacroix** : La mer est un espace immémorial et sans limites de projection des imaginaires des hommes. Peut-on y discerner des lignes de forces ?

**Bernard Kalaora**

Depuis l'émergence de la conscience humaine, l'homme est structurellement un terrien. Face à la mer, il perd ses repères solides : devant lui, un espace illimité, mouvant, changeant, imprévisible, souvent menaçant et longtemps considéré comme mortel. Mais c'est aussi un réservoir d'une vie multiforme : des monstres marins, des sirènes, des serpents de mer, et aussi des formes étranges mais pas sans intérêt pour se nourrir : des sortes d'herbe (algues), des « pierres » (coquillages), des poissons de toute taille et de toute couleur... Cet espace semble même vivant car il « respire » sur certaines côtes (marées), fait entendre sa voix (vent) et peut se mettre en colère (tempêtes). Il n'est pas étonnant que toutes les civilisations ayant accès à une mer aient personnalisé cet espace par un dieu spécifique, à la fois créateur et destructeur. Le rivage est la limite entre deux mondes qui s'ignorent longtemps. Aristote ne déclarait-il pas qu'« il y a trois sortes d'hommes : les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer » ? La mer est d'abord un monde primitif, voire primordial, hostile, froid, sombre, peuplé de créatures terrifiantes et sans pitié. Fondamentalement, le bipède humain garde une sorte de « superstition du territoire solide » profondément ancré dans son archéo-psychisme (James G. Ballard).

Mais avec les activités liées à la mer et aux lacs dès la fin du paléolithique, l'espace marin révèle des ressources et des services précieux : de la nourriture, un support de transport pour les escadres militaires (900 navires à la bataille d'Actium, en 31 ap. JC) et pour les flottes de commerce notamment pour des pondéreux comme le cuivre de Chypre, les jarres d'huile et même les pierres (les matériaux des pyramides de Gizeh ont été acheminés par bateau). L'imaginaire occidental s'empare ensuite de la limite de l'horizon : qu'y a-t-il au-delà des colonnes d'Hercule, du continent hyperboréen, du cap Bojador (Maroc), limite au-delà de laquelle commence « la mer des ténèbres » selon les pilotes portugais du 14<sup>e</sup> siècle ? La soif de richesses (or, épices...) crée pour toujours les mythes de l'Eldorado et des îles au trésor. La soif de connaissances, et de contrôle géopolitique, génère d'autres mythes comme celui « du bon sauvage », de l'Eden perdu (Tahiti). Mais un paradis peut-il être autre que perdu (Milton) ? Ces imaginaires conservent le clivage terre-mer avec une mer foncièrement hostile, dont les peintres ne retiennent d'abord que des scènes spectaculaires de mer démontée ou de naufrage dans lesquelles l'homme tente de survivre, le plus souvent comme naufragé (Isabey, Turner, Caspar David Friedrich, Géricault ou Hokusai). Cette vision de la mer va changer avec les peintres du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècles (cf. B.Kalaora : *Rivages*

*en devenir, des horizons pour le Conservatoire du Littoral*, La documentation française, 2010) qui montrent une mer plus apaisée, dont les rivages invitent à la promenade, la pêche à pied, la régata et même la baignade (Sisley, Monet, Marquet, Signac, Dufy, Krøyer, Hopper<sup>1</sup>). La barrière symbolique du littoral commence à s'estomper : la plage des pêcheurs devient celle des baigneurs. Mais la mer reste un support d'usages, sans « épaisseur ». Une exception en littérature : le livre « Vingt mille lieues sous les mers » de J. Verne (1869) plonge résolument en profondeur dans l'océan et en pronostique les richesses potentielles via l'aquaculture et même l'énergie thermique.

Avec le cinéma « Le monde du silence », le film de J.Y. Cousteau (1956) soulève la surface de la mer et fait accéder le grand public à la troisième dimension de cet espace. La biodiversité marine est reconnue comme un trésor pour l'humanité, au moment où l'on prend conscience de sa fragilité (blanchissement des coraux, surpêche, pollution...). Ainsi, la mer-menace est devenue mer nourricière puis mer salvatrice de nos erreurs climatiques. Le prochain mythe serait-il celui de villes flottantes (de riches), seul échappatoire de continents surpeuplés, surchauffés et instables ? Déjà, en 1962, dans son roman « Le monde englouti », J.G. Ballard imaginait un monde « tropicalisé » où les hommes survivants des catastrophes chroniques se réfugieraient dans les rares terres encore froides. L'homme s'interroge alors sur lui-même, sur son rapport au vivant et son obsession de domination de la biosphère, qui le conduit à sa propre perte. Même le mythe ultime d'une arche de Noé de dernier recours ne fonctionnerait plus ?

**Denis Lacroix** : Les progrès fulgurants de la connaissance scientifique de l'océan (in situ et par l'observation satellitaire), de la digitalisation et de la modélisation, conduisent à l'élaboration d'un « océan numérique », véritable « avatar » de l'océan réel. Quelles en sont les conséquences pour notre perception de la mer ?

### **Bernard Kalaora**

Le mot « océan » désigne au départ un objet physique, immense et difficile d'accès, dans un espace ouvert. Au fil des siècles, il s'est enrichi des connaissances issues des sciences de la vie et de la nature. Cette masse se révèle n'être qu'une fine pellicule d'eau (3,5 km de profondeur moyenne pour un rayon terrestre de 6400 km) mais cela change tout dans les conditions d'émergence de la vie ! Si la planète avait la taille d'un pamplemousse, la mer serait contenue dans une seule goutte d'eau. En résulte une vision de l'océan qui fait de ce milieu extraordinairement diversifié (du nanoplancton à la baleine) la condition même de la vie. Cette biosphère marine, qui joue un rôle majeur dans les équilibres du climat est un ensemble de communautés interdépendantes dont on commence seulement à comprendre les interactions

majeures. Et notre ignorance reste immense lorsqu'il s'agit de la haute mer et de ses abysses. La mise au point de nouveaux outils d'analyse – ceux de la science, de l'expertise, de la valorisation des ressources, de l'ingénierie écologique – conduit depuis quelques décennies à transformer le regard du grand public comme des décideurs sur le littoral et la mer, reléguant au second plan les dimensions esthétiques et symboliques. La priorité est de mettre en avant les processus dynamiques du vivant, les interactions entre l'océan et l'atmosphère -clef du climat- et les flux de toutes sortes qui relient les ports de tous les continents ainsi que les bassins versants aux abysses.

La multiplication des données et des connaissances peut donner l'illusion de la possible maîtrise de la mer en dépit des incertitudes persistantes dues à la crise environnementale actuelle et dont la pandémie est un premier signal d'alerte. On croirait donc avoir « la mer dans la main » avec l'intelligence artificielle pour en décrire les évolutions ? Le rêve de Descartes – « devenir comme maître et possesseur de la nature »- s'appliquerait ainsi au dernier espace ouvert sur la terre ? L'économie dite « bleue » ne serait-elle pas une nouvelle forme d'exploitation des ressources naturelles de la mer ? En opposition frontale à cette vision, le conservatoire du littoral s'est construit sur une mise à distance de la nature pour la protéger. Mais, ce faisant, il prolonge paradoxalement la distinction Homme-Nature.

Or il faut repenser l'économie moderne dans une société « liquide » (Z. Bauman) où la mécanique des fluides l'emporte sur celle des solides, l'imprévisible sur le prévisible. L'individu s' imagine avoir gagné son autonomie parfaite alors qu'il n'est de fait qu'atomisé dans des réseaux dont il dépend et qui le plus souvent l'instrumentalisent. En matière de perception de la mer et du littoral, tout doit être repensé à partir d'un modèle d'aménagement fondé sur l'incertain, l'imprévu et qui soit posé en termes de risques, sur le long terme, dans l'épaisseur de la zone côtière en intégrant tous les scénarios d'évolution probables et/ou souhaitables (cf. thèse de T. Bellouin ; Univ G. Eiffel ; 2020). Cela implique de devenir capable de créer de l'intelligence collective autour du littoral : citoyens, scientifiques, sociologues, économistes, journalistes, élus, philosophes... et de changer de paradigme, de rompre avec la vision dualiste et cartésienne qui oppose les humains aux non humains, la société au milieu comme la pandémie nous y incite de manière de plus en plus contraignante. Nous n'en prenons pas le chemin car la tentation reste élevée d'un retour faussement sécurisant aux habitudes du *business as usual*. Mais des cadres de pensée rigides peuvent-ils rester longtemps compatibles avec un monde de plus en plus mobile ?

La vague des changements de toute sorte met en mouvement toutes les sociétés : elle peut détruire, comme elle peut permettre de surfer, ou de produire de l'énergie. La mer nous offre ainsi des opportunités de sens nouveaux pour les sociétés afin de

les éclairer sur leurs avenir, ainsi que l'avait pressenti dès 1951 la biologiste marine américaine Rachel Carson. (cf. La mer autour de nous). Son écriture sensible, littéraire, voire poétique, suggère une évolution pour la pensée hors des cadres standardisés soi-disant rationnels. Selon elle, la mer nous parle de notre passé, comme de notre avenir. Elle nous dit d'apprendre à l'écouter comme une des composantes vitales de notre équilibre à la fois pour soi, comme société et comme humanité.

Par ailleurs, la représentation de la mer, longtemps statique, s'oppose à l'expérience contemporaine d'un milieu vivant et dynamique, dont la réalité va bien au-delà de ses deux limites apparentes, l'horizon et la surface. Le milieu marin est par essence fluide et il ne cesse de circuler, « frère » de l'air et du temps. L'observation scientifique a ainsi permis d'établir qu'une goutte d'eau qui s'enfonce dans l'océan profond au contact des eaux froides du Groenland met 1500 ans à faire le tour du globe, tantôt en profondeur à 3500 m de fond et à 4 degrés de température, tantôt en surface, jusqu'à 25 degrés. Cette mer universelle, sans début ni fin, sans âge, sans trace du passage des hommes, est « toujours recommencée » (P. Valéry). La contempler, la connaître, s'y plonger, la peindre dans tous les arts, toutes ces approches concourent à faire éprouver « le sentiment océanique de la vie » évoqué par Romain Rolland dans une lettre à S. Freud.

**Denis Lacroix :** Cette prise de conscience progressive de notre vulnérabilité et de la fragilité de notre planète influence-t-elle déjà nos imaginaires sur la mer ou nos représentations de celle-ci restent-elles des archétypes traditionnels ?

### **Bernard Kalaora**

La science contribue à faire évoluer les visions de la mer mais attention à la submersion sous les données ! Des millions de mesures sont prises chaque jour par des satellites, des bouées dérivantes, des observatoires fixes, des navires océanographiques, des ferrys et même des petits voiliers. Nous risquons « l'infobésité » de données. Mais mesurer n'est pas connaître et connaître n'est pas nécessairement comprendre. L'approche scientifique permet de classer, décrire et comprendre progressivement les dynamiques à l'œuvre. Mais elle ne va pas au-delà de la démarche analytique classique en trois étapes : observer, conjecturer, vérifier. Alors comment rendre sensibles ces masses colossales de données afin que l'intelligence humaine puisse s'en emparer dans toutes ses dimensions, y compris celle du rêve ? Il faut travailler avec tous les acteurs et passer par l'image, la danse, la musique... en cherchant des milieux immersifs ! Il s'agit de construire une « appréhension complète du monde » selon le mot de Kenneth White « géopoète » écossais, par le croisement de toutes les disciplines du savoir et de l'art. Cette tentative de plonger dans la matière même de l'existence requiert de croiser les sciences dures, celles du contexte et de rechercher la transe unificatrice. L'importance

de cette approche globale, source d'éveil de la conscience humaine comme de la réconciliation de l'homme avec la nature, a été soulignée par des auteurs aussi différents que Nietzsche (Le gai savoir), Thoreau (Walden ou la vie dans les bois), Descola (Par-delà nature et culture, 2005), Mermet (Etudier les écologies futures), Gaudin (2100, récit du prochain siècle).

La perception, très progressive, de la finitude de la planète terre et des civilisations qu'elle porte, fait mieux comprendre les liens existants entre la terre et la mer. Ces liens impliquent les humains et les « autres vivants » dans une histoire complexe de dépendance mutuelle, d'enchevêtrement, de compétition et de coopération et friction croisées.

Cette découverte modifie les cadres anciens d'interprétation du milieu marin, celui-ci étant perçu depuis l'antiquité soit comme le réceptacle passif de l'activité anthropique, soit comme une scène théâtralisée de nos visions romantiques, sans lien organique avec le monde terrestre. Cette représentation porte une conception dualiste du monde où l'homme reste fondamentalement extérieur au milieu, celui-ci n'étant perçu que comme un monde hostile, même s'il est nourricier. De fait, l'homme a tendance à considérer que ce qui est extérieur à lui n'a pas d'intériorité. Mais dans le passé, l'homme a constitué sa conscience par rapport à des puissances extérieures : le tigre (indien), l'aigle (inca), le jaguar (maya), le poisson-chat (japonais)... Aujourd'hui, la science nous parle de changement climatique, concept qui ouvre la porte à des bouleversements d'écosystèmes qui menacent les ressources et l'habitat même des humains. Ainsi des méga-feux incontrôlables commencent à mordre sur la périphérie de grandes villes. L'harmonie du cosmos, chère aux Grecs de l'antiquité comme aux Chinois confucéens, serait-elle menacée par le chaos à cause de la démesure (*hubris*) des hommes ? Les hommes sont responsables de leur « paradis » terrestre, mais, par leur arrogance, leur soif de puissance et leur irresponsabilité, ils fabriquent peu à peu un enfer. Les mythes profonds restent les mêmes mais les récits qui les portent doivent être prolongés. Icare aurait ainsi survécu à son vol d'essai mais si tous les hommes ont acquis la puissance d'Icare, quelle histoire va porter la menace d'une puissance sans limite ? En effet, si Icare chute parce qu'il s'approche trop du soleil, quels sont alors les (faux) soleils de notre temps ? Il n'y a que des histoires projetées qui nous permettraient d'imaginer des voies de sortie comme des catastrophes. Il faut éviter les trois pièges suivants : le retour aux habitudes de production et de consommation (« parce que l'on connaît et on sait faire »), le repli sur sa sphère personnelle justifié par un relativisme universel et enfin la fuite en avant portée par la croyance que la technologie trouvera les solutions aux problèmes que nous accumulons. Cette dernière option semble faire fi de l'observation de Talleyrand : « Quand c'est urgent, c'est déjà trop tard ». Vue sous cet angle, la mer conserve toute l'ambiguïté des mythes qu'elle représente : elle monte

(submersion du Déluge), elle multiplie les tempêtes (colères de Poséidon), elle distribue en abondance ses richesses, puis semble les reprendre. Elle reste un monde de profondeurs, d'obscurité et de mystère. Et pourtant, elle tient la clef du climat pour Gaïa tout entière !

**Denis Lacroix** : La mer est donc fondamentalement ambivalente pour les hommes, à la fois menace et source de bien-être, richesse et destruction. Peut-elle être aussi une mer de sagesse pour le terrien déboussolé ?

### **Bernard Kalaora**

Dans le monde fluide de l'espace marin, il n'y a plus de points d'ancrage intangibles et définitifs pour fixer pensées, valeurs et décisions. A terre, l'esprit est habitué à s'appuyer sur des repères stables et reconnus ce qui réduit la sensibilité aux relations, processus et flux qui contribuent à leur formation. Par habitude encore, nous voudrions reproduire en mer ce que nous savons faire sur terre comme conquérir et marquer un territoire, tracer des frontières, cartographier, planifier des usages, optimiser les flux selon nos besoins. Il faudrait ainsi rendre le monde liquide conforme à nos modèles humains, en imposant des règles fixes dans un espace en mouvement permanent. Par exemple, comment prétendre protéger la qualité des eaux d'un parc marin alors qu'il est traversé de courants divers venant d'aires hors de la juridiction nationale ?

Au contraire, se tourner vers la mer, c'est accepter d'aller vers l'inconnu, l'incertain et l'invisible. C'est aussi perdre ses repères, les échelles de temps et d'espaces qui semblent si naturelles sur terre. Cet abandon permet une nouvelle ivresse, celle chantée par Baudelaire, Mallarmé ou Rimbaud (« O que ma quille éclate ! O que j'aïlle à la mer »), l'ivresse d'une immersion dans le cosmos. Que le Soi fini rencontre une forme de l'infini fait communier à un monde sans borne, entre ciel et terre, entre terre et mer. Cette transe est proche de celle suggérée dans les mystères dionysiaques d'initiation des Grecs comme dans celle de la création artistique telle que théorisée par Nietzsche dans La naissance de la tragédie.

Le cadre d'une pensée que l'on pourrait qualifier de « maritime » est celui du passage, d'un espace transitoire entre terre et mer, aux frontières floues et changeantes. Par nature, cet espace ouvre vers une part d'aventure et d'incertain parce qu'il invite à « larguer les amarres » et accepter le flottement de la conscience et l'imprévisibilité de la destination finale. La dérive ne fait-elle pas partie intégrante du calcul d'une route sur la carte marine ? La raison doit apprendre à composer avec l'imprévu, le probable, le possible, autant de portes sur le rêve, l'imagination, voire la folie. Ce jeu permanent entre les contraires (le solide et le liquide, le fixe et le mobile...), mène au risque de « perdre pied » dès lors que l'on quitte le monde connu pour aller vers un ailleurs. Il faut alors accepter de se laisser gagner par l'expérience de l'altérité. Cette

« pensée du passage » a été exprimée en littérature sur des modes variés comme le rêve (« Mar morto » de J. Amado ; « la chasse au Snark » de Lewis Carroll), l'aventure (« l'île au trésor » de L. Stevenson), l'angoisse métaphysique (« Au cœur des ténèbres » de J. Conrad), le mythe (« Moby Dick » de H. Melville), la philosophie (« La promenade au phare » de V. Woolf). La musique s'en est emparée aussi comme le montrent les œuvres de Wagner, Debussy, Ravel...

La recherche de cette émergence d'une conscience nouvelle conduit à réintroduire une part d'utopie dans le politique afin qu'elle évolue en une forme de poïétique (processus de stimulation des potentialités de création inscrites dans une situation donnée). En effet, la finalité du politique ne se réduit pas à la gestion et au contrôle des usages des territoires et des ressources. Pour se mettre en mouvement, les sociétés ont aussi besoin de rêves.

La Nature est un grand professeur de durabilité parce que l'agencement équilibré qu'elle reflète nous apprend l'intelligence du vivant face au changement permanent. Mais pour comprendre cet enseignement, il faut réussir à faire l'alliage de la connaissance scientifique et de la sensibilité humaine. En effet, comment éviter le chaos collectif des sociétés humaines, résultante du croisement entre d'une part, une croissance matérielle indifférente de ses impacts sur l'environnement et d'autre part, la dangereuse montée des inégalités entre sociétés, entre pays entre continents ? Le capitalisme industriel moderne maximise les flux et épuise les stocks naturels. C'est tout le contraire de la nature qui construit des stocks avec les excès des flux (René Passet : l'économique et le vivant ; 1979). Il faut donc repenser les logiques de développement et rendre chaque personne actrice solidaire de son propre développement comme l'ont montré magistralement les travaux de plusieurs prix Nobel d'économie : M. Yunus, A. Sen, E. Orström, E. Duflot. Il reste le problème de l'écart entre la micro-échelle et la macro-échelle en évitant une approche doctrinaire, la généralisation systématique, l'extrémisme, la stigmatisation des positions alternatives, les solutions radicales coercitives...

Le danger majeur actuel est que les risques d'atomisation progressive des sociétés soient exploités par de grandes réseaux du digital pour asservir les individus. Si la conscience de Gaïa passe par Google, sera-ce un progrès ? Nous avons donc un devoir de vigilance pour que chacun ne devienne pas son propre gardien sous la pression sociale. Nous perdrons alors l'essence de la liberté humaine : l'incertitude, qui permet de choisir ! Il est légitime d'avoir peur quand on voit ce que la pandémie récente nous a habitué faire peu à peu à distance : apprendre, échanger, aimer...

La mer peut être mère de sagesse parce qu'elle met en jeu des images, des valeurs, nos rapports à la démocratie, aux enjeux majeurs, aux liens entre les pays, entre notre espèce et les autres. Les potentiels de la mer vont bien au-delà des ressources. Ce

radiateur de la terre nous est vital, pour tous ! Et son évolution dépend de nos actes comme citoyen, comme consommateur, comme éducateur. Voilà de bonnes raisons pour apprendre à écouter ce monde océanique aux multiples voix, pour s'atteler à repenser le terrestre et pour construire une humanité durable. Il y a des continents mais un seul l'océan, qui les relie tous. La mer n'est pas qu'un immense puits de carbone, elle est une source de sagesse et ses rivages dessinent les interfaces de la nécessaire solidarité humaine et organique.